

Poèmes tirés de Ghinga

Dan Coman

Number 156, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93422ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coman, D. (2019). Poèmes tirés de Ghinga. *Les écrits*, (156), 49–52.

**des années durant rien et à présent tout à coup coincé entre des
dizaines de parties du corps.**

lourd comme un veau au crâne fracassé. je respire ma propre odeur
comme un rude air de montagne.
et après tant d'années le soleil figé au-dessus de moi.

à peine ai-je ouvert les yeux : rien que du corps autour de moi.
et au-delà des bornes du corps une sueur noire
pleine de miettes du repas de midi.

je suis coincé ici entre ces grappes de hachis gélatineuses
alors que ghinga est toujours en dehors de son corps
calme et sûre de ses mouvements. et son corps est tellement tranchant
qu'elle le couvre immédiatement avec quatre couches de robes.
d'ici peu elle ira se promener et son ombre lui cajolera les épaules comme
un chat en chaleur.

des années durant rien et à présent mon corps autour de moi
et tout en haut le soleil sans aucune de ses bornes.
je sursaute mais pas plus de deux centimètres au-dessus de la peau car
d'en dehors du corps on ne voit rien. on ne sent pas l'odeur. on n'entend
pas l'autre bouche.

à présent je suis complètement coincé entre ces bornes
et comme une mouche parmi mille mouches je me colle à moi-même
et calmement commence à fouger dans un calme effroyable.

aucune chose ne passe au-dessus de la terre sans me toucher et je reste toujours immobile.

dans une chambre haute ghinga a tassé quelques pieuvres dans ses mollets

puis sans une de ses robes elle est allée se promener. sans une de ses robes car quand elle va se promener son corps croît et croît et tous les deux mouvements

elle est troublée par les tressaillements d'un étranger.

et je reste toujours immobile. à cause de mon corps je n'arrive pas du tout à aspirer.

j'expire brièvement et les taches de graisse collent à la vitre.

ce matin le soleil a roulé au-dessus de ma tête à une telle vitesse que la peau du crâne brusquement s'est amincie et n'est à présent qu'une pellicule dorée.

ce matin pris d'un bonheur sans bornes je me suis tant salué

que je suis resté sans épaules: elles se sont détachées du corps et je n'ai même pas

pu les voir dégringoler sur le plancher:

la fatigue m'a fait lever les yeux et les a retournés plusieurs fois avec précision sous les paupières.

mes épaules parfaites. des épaules comme les vivants ne les sentiront jamais plus sous leurs ventres

quand arrivera l'hiver et qu'ils iront se promener.

mais je vais bien. je ne pourrais pas aller mieux. nulle part de la douleur.

à ceci près que mes mains sont rattachées directement à ma gorge

et chaque fois que j'avale à vide gesticulent devant mes yeux et me font tourner la tête.

je respire encore mais jusqu'à moi ma respiration se refroidit et devient inutilisable.

pour ghinga la force du soleil se trouve entre ses bornes
et les mots pour la force du soleil ne flottent pas
mais plongent comme la terre dans la salive qu'ils troublent.

à cause de mon immobilité mon corps s'est amplifié outre mesure hors de
ma peau :

un brusque retournement du ventre sur le dos fut suffisant
pour qu'il déborde comme du lait.

à présent avec cette peau je peux à peine couvrir mon cœur or elle n'a
aucune utilité

car cette peau est dure et sèche et se tient au-dessus des choses comme
du ciment.

seule l'ombre du corps couvre à présent le corps
et cette ombre est lourde et froide comme la peau d'un mort.

pendant sa promenade ghinga compte les pas portée dans les bras d'un
jeune homme.

dès qu'elle se fatigue son corps s'écoule sur la poitrine de l'homme
comme une véritable transpiration en été.

moi aussi je respire encore je respire rarement car ce souffle remue mon
corps

sur de grands tapis et de grandes étendues de café

et mon corps sans peau est la peau d'un être sous des milliers de pattes
de mouche.

je respire et les jours du monde continuent et ghinga revient sur tous ses
pas.

je respire et les jours du monde sont innombrables et parmi les âmes
ce sont les vivantes qui sentent le mieux l'odeur et se heurtent sans cesse
contre la fenêtre.

je me sentais bien même ainsi sans peau car sans peau

l'ombre se tient rigide sur le corps et le protège avec précision des sensations.

je n'aurais pas pu me sentir mieux. non que j'aie attendu autre chose mais j'allais me reposer avec les chats.

toutefois mon ventre s'est détaché de mon corps puis est tombé sans bruit sur le tapis comme le couvercle mou d'une casserole. j'étais sur le point de devenir disgracieux: je m'attendais à ce que tout se déverse de moi

reins intestins rate poumons peut-être même un sang noir pendant une demi-heure je me suis collé les genoux sur les yeux écoutant comment sans cesse quelque chose coulait de moi mais je ne me sentais pas du tout affaibli j'aspirais et l'air calmant mon gosier jaillit de moi comme d'une cocotte-minute.

le soleil était figé et ainsi figé pulvérisait tout être vivant qui dépassait de cent mètres la terre mais entre ses robes l'air s'enflait et claquait aux jointures. et c'est seulement à la fin du front que murmurait la bouche d'un étranger.

c'est seulement sous la dernière robe que ghinga calma la moitié de son corps laissant l'autre troubler toujours son esprit.

dans la chambre haute après une bonne heure j'ouvris les yeux et regardai sans effort du blanc des yeux il n'y avait plus rien sur le tapis ni cœur ni foie ni bile seulement un lait tiède dégoulinant toujours de mes bornes et quelques mouchérons tressaillant sous la mousse d'une minceur inattendue.

Dan Coman, *ghinga*, Editura Vinea, Bucarest, 2005.
Textes publiés avec l'aimable autorisation de l'auteur.